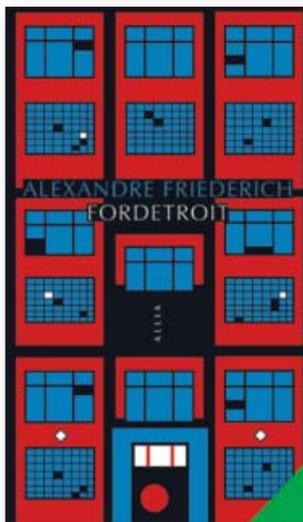


# Détroit, prélude à la catastro

L'écrivain genevois Alexander Friederich signe des récits très originaux. A Détroit, au guidon de son vélo, il est allé à la rencontre d'une métropole américaine autrefois glorieuse, aujourd'hui en état de décomposition avancée.



© Eddy Mottaz



L'écrivain Alexander Friederich, né en 1965 à Genève, fait de Détroit la parabole d'un capitalisme sans frein qui dévore villes et habitants.

**B**ienvenue à Motor City! Un monde post-apocalyptique. Plus personne n'habite réellement ici, tout le monde vaque, mais à quoi? Plus personne ne marche sur les trottoirs de Détroit, marcher semble d'ailleurs bizarre. Où est donc passé le million et demi d'habitants qui vivaient dans la plus grande ville de l'Etat du Michigan à la veille de la Seconde Guerre mondiale?

Retour dans le passé... En 1903, les frères usines de la ville accouchaient de la Ford T. La première voiture produite en chaîne allait coloniser la planète. L'*homo automobilicus* était né. Et le brave Monsieur Ford s'arrangeait pour faire supprimer le réseau très développé de trams, coulant ses rails dans le bitume. Aujourd'hui, faute d'entretien, ceux-ci refont surface. Mais Détroit est devenue un corps ur-

bain sans esprit. Ses habitants, coupés d'eux-mêmes et de leur environnement, errent en zombies. Tous les mystères de la ville semblent sortis de la poigne d'un seul homme. Des mystères que l'écrivain genevois Alexander Friederich a explorés juché sur son Roadster, un vélo d'occasion. En s'immergeant durant à peine un mois dans cette ville étrangère à elle-même, sinistrée, une ville du vide, sans touristes, une structure privée de chair, de transports, de magasins.

## RUINES POSTINDUSTRIELLES

L'auteur de *Fordetroit* commence par citer le documentariste helvético-canadien Peter Mettler, signataire de *The End of Time* (2012): «C'est ici que Ford perfectionna les chaînes d'assemblage. Il versait un salaire horaire élevé afin que les ouvriers s'achètent

les voitures qu'ils construisaient. Et le temps devint de l'argent». C'était il y a longtemps... Dorénavant, Détroit est un naufrage industriel qui nous entraînera tous dans sa perte, provoquant déjà «la faillite industrielle des âmes», estime Alexander Friederich. Cette dévoration de l'humain a les atours d'une méchante fable orwellienne. Il faut dire que l'écrivain suisse est en alerte rouge face aux menaces de la modernité.

Une inquiétude fondamentale le traque, zèbre son visage. Questionnant la phase financière du capitalisme et l'homme machinisé, cet essayiste atypique s'alarme d'un système à vau-l'eau, d'une «désorientation morale, un monde où chaque chose chasse la précédente. Car l'Amérique est passée maître dans cette stratégie de la table rase. L'histoire l'inquiète. L'his-

# phe urbaine



© Eddy Mottaz

toire est une maladie». Ainsi serions-nous tous menacés de devenir incapables de nous orienter géographiquement, en marchant, et mentalement, en pensant.

## L'HUMANITÉ MENACÉE

Selon Alexander Friederich, Détroit est parvenue à un point de bascule. Elle a transformé la croissance effrénée en négatif. Elle est notre miroir. L'électrochoc du capitalisme. Le but ultime? «Couper l'homme de soi-même. On n'est plus à même de discuter avec soi. C'est ce qui est en jeu aujourd'hui. En Europe et aux Etats-Unis, on a les moyens de créer un homme nouveau, ni heureux ni malheureux, peut-être même content sans vraiment savoir pourquoi.» Un individu hors-sol, malléable, «un homme fonctionnel qui ne dérange pas, plein de

libertés, mais privé de réfléchir à ce qu'il veut être», dépeint l'essayiste genevois.

Dans cette «sur-administration du réel», l'homme mécanique s'intoxique volontairement. Avec cet ersatz de vie, les gens sont malades même si en apparence tout va bien. La *junk-food* déforme les corps jusqu'à les rendre énormes, voire plus capables de marcher. Les drogués agissent en bloqueurs de pensée. Et chacun s'enfonce dans la solitude. «Le grand jeu est d'obtenir que les habitants de ce monde renoncent.»

Le langage n'est pas épargné. A Détroit, les zonards ont leur façon de s'adresser les uns aux autres. Ils crient. Ils éructent comme si la crise avait atteint les mouvements de leurs lèvres. Ils parlent, mais ils ne disent rien. Leurs vies sont sans direction – ni

ails ni racines. Chaque jour, des bâtiments de la ville sont incendiés pour brûler le passé. Des maisons disparaissent, entraînées par la folie des hommes qui s'effacent du monde et deviennent invisibles au plan social. Ce grand corps malade craque à chaque articulation.

Dans *Fordetroit*, qui tangué entre le récit personnel et le reportage alternatif, l'auteur genevois va à la rencontre des habitants de Détroit. Des personnages furtifs, insaisissables. Des éclopés qui se terrent et trébuchent sur les débris. Des fantômes qui hoquent comme les derniers hommes d'un monde englouti, fracassé. Des survivants qui tournent entre les murs et cherchent une issue à cette impasse de béton. Pris de vertige ils tombent, faits comme des rats, avant que le lecteur ait eu le temps de s'en faire une claire vision. Cette ville de cubes et de friches, dure et déserte, semble bâtie sur un sol qui se dérobo, un «monde-machine» à la nature anthropophage.

## L'AVENIR À INVENTER

L'esprit trituré d'Alexander Friederich, ce «colleur d'affiches et cycliste», selon son éditeur, perçoit cependant une renaissance de Détroit. Les voleurs s'attaquent aux portefeuilles, aux voitures, aux écrans plats, mais «ils respectent les légumes». «Quelque chose s'élève – du persil, de la ciboulette» alors que la mégapole s'écroule. «Ceux qui arpentent les avenues ne peuvent le voir, ni lui, ni son jardin: celui-ci appartient au futur. (...) L'avenir est là où on le pense.» L'écrivain genevois tente in fine de se rassurer, d'échapper à la décrépitude du monde comme si les mots pouvaient effacer les maux de cet urbanisme maladivement monstrueux: «L'écriture capte la laideur et tente sa transmutation. Elle touche au sublime. (...) Je pressens que l'art et la seule issue». ■ Claude Marthaler

**Alexandre Friederich**, *Fordetroit* (Allia, 128 pages). A lire également, *easyJet*, paru chez le même éditeur.